Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

6657. (Rés.)
B. L.

B. 1 ~~1978. A.~~

Cat. 3 Mayor 13057

LES SOVSPIRS AMOVREVX

De F. B. de Veruille.

Auec vn discours Satyrique de ceux qui escriuent d'Amour, par N. le Digne.

Plus vn recueil de diuerses Poëſies, non encor' Imprimees.

A ROVEN,

DE L'IMPRIMERIE, DE Raphael du Petit Val, Libraire & Imprimeur ordinaire du Roy.

1606.

Auec Priuilege dudit Seigneur.

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

8° B. L. 8959 (Réserve)

A celle qui a cauſé l'impreſsion de ces ſouſpirs.

MADAME, ſi quelquefois vous auez pris plaiſir aux piteux accés des ſouſpirs que ie tirois du plus prez de mon cœur, quand reſpirant heureuſement la vie du bel œil qui me perce iuſques à l'ame : ie vous teſmoignois la verité de ma paſſion, vous ſouuenant de ma fidelité, iettez à cette heure quelque petit regard r'adoucy ſur les diuers pourtraits de mes affections : Et ſi iamais vous logeaſtes en voſtre ſang quelque douceur, receuez les auſſi humainement, que i'ay eu de felicité a viure & mourir pour vous, que i'honoreray, tant que defaillant, ie me transformeray en l'eſſence du meſme amour que ie ſouſpire pour vos beautez.

F. B. DE VERVILLE,

A

M. A. D' B.

IE meurs en despitant ma fortune aduersaire
Qui m'a fait naistre icy auec tant de malheur,
Qu'ayant vn grand courage enfermé dans mon cœur,
Ie ne me puis de moy, moy mesme satisfaire.

Vn trop braue desir par vn effect contraire
Me rayt tyrannisant auec trop de rigueur,
Et d'vn gentil penser i'assemble ma douleur
Par ce qui me fait estre & qui me vient deffaire.

Car i'aois bien-heureux protesté en mon ame
Qu'au lieu de souspirer mon amoureuse flame,
Ie dirois par mes vers vostre perfection.

Mais las ce grand suiet estonne ma puissance,
Et veut que seulement en toute obeissance
Ie vous offre les vœux de ma deuotion.

SONNET.

A. M. F. M. V.

MAdame, ie puis bien comme miens vous offrir,
Ces ſouſpirs qu'à vn autre Amour a fait eſcrire:
Puiſque mon cœur pour vous ainſi que luy, ſouſpire
Au mal, qu'Amour luy fit pour ſa Dame ſouffrir.

Si ſur eux vous daignez vos yeux aimez ouurir
Vous pourrez voir au vray cet amoureux martire:
Que mon cœur ne pouuant par ma bouche vous dire,
Par les eſcrits d'autruy vous vient or deſcouurir.

Peut eſtre dira-on, ce qui ſe dit ſouuent,
Que les ſouſpirs d'Amour ne ſont rien que du vent
Mais comme l'on voudra que l'eſtime on en face:

Ie ſeray ſatisfait pourueu que mes ſouſpirs
S'ils ſont vent eſtimez, ſoyent au moins les Zephirs,
Qui m'ameinent au port de voſtre bonne grace.

R. D. P. Val.

Extrait du Priuilege.

PAR lettres patentes du Roy données à Rouen le quatriéme de Feurier, mil cinq cens nonante sept: Signees par le Roy estant en son Cõseil, Mauguin. Et seellees du grand seau en cire iaune sur simple queuë. Il est permis à Raphaël du Petit Val, Libraire & Imprimeur ordinaire du Roy en la ville de Rouen, d'imprimer ou faire imprimer quelques discours & Recueils, tant en Prose qu'en Poësie, de plusieurs sçauans hommes de ce temps, non encores imprimez, ainsiqu'il est plus amplement contenu audit Priuilege. Et faisons deffences à tous autres Libraires & Imprimeurs de ce Royaume, d'imprimer lesdites œuures, n'y exposer en vẽte, tãt en public qu'en particulier, contre la teneur des presentes pendant le temps & terme de dix ans, sur peine de cinquante escus d'amende despens, dommages & interests, comme plus à plain est porté esdites patentes: Et outre voulons & nous plaist qu'en mettant vn extrait dudit Priuilege, au commencement ou à la fin desdites œuures, il soit tenu pour deuëment notifié à tous Libraires, Imprimeurs, & autres. Car tel est nostre plaisir. Fait l'an & iour dessusdit.

LES SOVSPIRS AMOVREVX DE F. B. de Veruille.

I.

TANDIS *que discourant en mon intelligence,*
Ie cerche le destin qui me doit aduenir,
Ie cognoy que le ciel veut vn coup me tenir
Sous les heureuses loix de vostre obeissance.
Du sort, du ciel, d'amour l'infinie puissance
Me pousse, me contraint, & me force a venir
Où la diuinité voulut faire finir
L'influence ordonnee, au iour de ma naissance:
Tout est suiet icy à la fatalité,
Les astres guident tout, & l'amour indompté
Respand à son vouloir, par l'vniuers sa flame.
Puis doncques que le Sort, me tire à tel destin,
N'allez contre le Ciel pour empescher sa fin,
Mais permettez qu'Amour triomphe de mon ame.

II.

Iamais la douce ardeur d'vne si belle flame
N'auoit dedans mon sens allumé mon tison,
Iamais mon cœur captif en si belle prison
N'auoit logé le soin au plus beau de mon ame
Iamais aussi les yeux d'vne si belle dame
N'auoyent peu arrester mon humaine raison,

Iamais ie n'auois veu ceste belle saison,
Qu'vn souspir amoureux doucement nous enflame.
Mon cœur dormoit encor, & mon œil se moquoit
Des puissances d'Amour, & quand il le voioit,
Il brauoit la fureur de ses flesches meurtrieres:
Mais enfin aux rayons de vos diuinitez
Il surprit mon esprit, & mes yeux indomptez,
Et les rendit captifs de vos belles lumieres.

III.

Ie sçay bien que le ciel en vous donnant la vie,
Ne mist en vos beautez, rien qu'amour & douceur
Ie sçay bien qu'aux flambeaux qui d'vne belle ardeur
M'embrasent doucement, loge la courtoisie.
Mais helas! ie cognoy que mon ame asservie
Sous les cruelles loix d'vn superbe vainqueur,
Qui sous le nom d'amour se cache dans mon cœur,
I'endure le tourment d'vne iuste furie.
Et pourtant au plus fort de mon affection,
Par trop impatien durant ma passion,
Au lieu de mon amour, ma peine ie souspire.
Pardonnez-moy madame, & en prenant pitié
De mon cœur pour loyer de ma sainte amitié
En vn meilleur espoir transmuez mon martyre.

IIII.

Ie meurs, helas! non fay, ie vis en esperance,
Helas ie ne vis pas, las! doncques ie me meurs,
Ie ne meurs pas aussi, mais par mille rigueurs
Madame fait essay de ma perseuerance.
Ie languis donc helas! & ma vaine constance
Me cause en bien-aymant tant de tristes douleurs,
Et sous le bel espoir de ses douces faueurs,
Ie sens d'vn feu cruel l'inhumaine puissance.

Ha ! i'ayme mieux mourir que viure en tel malheur
Non plustost ie viuray, portant dedans le cœur
L'attente d'vne mort qui termine ma peine.
Non ie ne viuray pas, mais passant entre-deux
Tant que le ciel voudra qu'icy-bas ie me traine
Ie viuray ou mourray comme voudront ses yeux.

V.

Saintement enflamé des rayons amoureux,
Dont l'eternel brasier donne essence à ma vie,
Ie sens dedans mon cœur vne agreable enuie,
Qui me fait desirer de viure langoureux:
Que ie languisse donc & que d'vn sort heureux
Leur feu dure tousiours en mon ame asseruie
Sous les cruels liens dont la douceur me lie
De ce nœud qui me fait de mon mal desireux.
Pour rien ie ne voudrois euiter cette peine
Que glissant dans mon sang, heureusement me gesne
Tant me sont doux les traits de vostre cruauté:
Aussi ie ne voudrois viure sans mon martyre,
Car mon contentement est lors que ie souspire
Pressé de passion seruant vostre beauté.

VI.

Amour qui de cent coups mon pauure cœur entame;
Cachant dedans mes os de ses flames l'ardeur,
Me fait de vains souspirs plaindre pour la rigueur
Des yeux dont les rayons donnent vie à mon ame:
Mes poumons consumez d'vne eternelle flame
Ne respirent cet air, qu'attendant le bon-heur,
Qui cruel m'abuse par vn espoir trompeur,
D'vn feu continuel dedans le sang m'enflame.
Et lors que pour tromper le soin qui me tourmente,
Ie vay cerchant l'obiet qui à mon cœur presente,

Auec tant de malheurs l'esperance de mieux.
Celle dont obstiné la vie ie respire,
Prend plaisir à ma peine & voyant que i'empire.
Fait ignorer le mal que me causent ses yeux.

STANCES.

DE mille coups mortels mon ame martiree,
Se plaint sous la rigueur de la flesche acieree:
Qu'amour trop inhumain cache dedans mon cœur,
Et remply de sanglos triste ie ne respire
Que l'air, ou mal-heureux ma peine ie souspire,
Attendant qu'vn bel œil termine mon mal-heur.
Plain de soucis mordans ie sens dedans mes veines
Mes tourmens eternels des ennuyeuses peines
Dont l'ardeur renouuelle en mes os mon amour:
Et pleurant vers le ciel presque ie me despite
Qu'il m'a fait naistre icy en si peu de merite,
Que ie n'ose esperer que vous m'aymiez vn iour.
Ha! mal-heureux destin, ha toy par trop cruelle,
Qu'il faut qu'en bien aymant deuot, humble, fidelle,
Ie ne puisse esperer vn doux semblant de mieux.
Helas! s'il faut que vous inhumaine & contraire
N'ayez pitié de moy, ny plaignez ma misere,
Pourquoy le ciel veut-il que ie brusle à vos yeux?
Les cruels ennemis de ma triste pensee,
Et les attraits qui l'ont heureusement blessee
De contraires efforts s'agittent dedans moy:
Le desespoir me pousse a oublier ma flame,
Et vos perfections r'allument en mon ame,
Les gracieux effets d'vne amoureuse loy.
Quand vn iour fauorable en ma peine fascheuse
M'asseure que vos yeux vous promettent piteuse,

Et qu'ingrate n'aurez mon seruice à mespris,
Vne gelante peur dedans mes os se verse,
Qui cruelle en vn coup tout mon bon-heur renuerse
Acheuant de meurtrir mes perissans esprits.
Mais quoy qu'en tel tourmẽt ma gesne se renforce,
Et qu'amour exerçant sa bourrelante force
Sur mes os, monstre en moy son plus cruel pouuoir,
Si seray-ie fidele, & ma perseuerance
Destournant mon ennuy plain de belle constance,
Ie vous feray cognoistre vne fois mon deuoir.
Quoy que cent traits mortels d'vne horreur effroyable
Tourmentent en mon sang, ma vie miserable,
Que ie n'ose esperer en ma fidelité,
Vostre sage vertu dans mon cœur imprimee
Y sera sans changer saintement engrauee,
Autant que dans le Ciel sera l'eternité.
Et quand vous ne voudriez en vne amour commune,
Passer auecque moy nostre heureuse fortune,
Si est-ce que i'aurois du bien en mon soucy:
Car ce m'est beaucoup d'heur, que le Ciel ne permet-
te
De vous oser aymer, & que hardy ie mette
En vn si beau suiet, ce que i'espere icy.
Mais si le Ciel benin à mes desseins propice,
Fait que vous receuiez vne fois mon seruice,
Vous touchant du soucy que me faites sentir:
Ie me veux perdre en vous, & en mon heur extresme
Vous tesmoigner l'ardeur dont mon ame vous aime
La laissant en vos mains pour y viure & mourir.
Si donc quelque pitié vous a iamais saisie,
Et si ne puis heureux m'asseurer de ma vie,
Destinez d'vn clin d'œil la suitte de mon sort:

Car comme vous voudrez que ie viue ou ie meure,
Que mes momens soyent ans, & tout mon temps vne
heure,
I'auray pour agreable & la vie & la mort.

VII.

Ce sont vos yeux cruels causes de mon dommage
Qui meurtrissent mon cœur, & qui froissant mes os
Me priuent du bon-heur du coustumier repos,
Faisans de mes poulmons vn inhumain carnage.
Rien que vos yeux meurtriers ne mes en mon courage
Le soing melancolicq m'arque de mes trauaux,
Que l'esprit m'accablant, de mille & mille maux
Change ma passion en furieuse rage,
Vos yeux sont mon malheur, & cependant mon ame
Languissant dedans moy, ne respire autre flame
Que les heureux rayons, qu'elle en va souspirant:
Ainsi d'vn beau malheur ma vie se contente,
Et n'osant esperer tandis que ie lamente
Il faut que par mes yeux ie viuotte en mourant.

VIII.

De fureur, de soucy mon ame tourmentee
Sous vostre cruauté, desire contre vn fer,
Caché dedans mon cœur, tresbucher en l'enfer,
Pour s'aller rafraischir en l'onde Acherontee:
Mais lors que de tel soin ie la sens agitee,
Voulant dedans mon sang teindre vn mortel acier,
Vos yeux tiennent ma main, & me font desirer
La vie que i'en ay heureusement succee.
Et vous qui cognoissez qu'auec toute puissance
Vous maistrisez mon cœur, & cette belle essence,
Dont l'heureuse chaleur me fait viure icy-bas.
Vous vous iouez de moy, & d'vne bonne grace
Cruelle vous voulez ores que ie trespasse.

Et puis changeant de front vous ne le voulez pas.

IX.

Mes yeux ne sont plus yeux, leur essence est chan-
gee
En ruisseaux eternels pour plorer mon malheur,
Et mon sang n'est plus sang, mais las! cette froideur
Qui c'est presque desia de moy toute escoulee.
Ma vie n'est plus rien que cette humeur gelee,
Qui esteint mes esprits & la douce chaleur
Dont iadis ie viuois s'esloignant de mon cœur
Me laissant vn vain corps, de moy s'est enuolee.
Las! ie ne fusse plus n'eust esté qu'en mon ame,
Vos yeux ont r'allumé vn peu de cette flame
Dont les heureux effects me font viure icy bas.
Et si quelque pitié ne vous touche maistresse
Pour en vser sur moy, au malheur qui me presse
Il me faudra tomber sous l'effort du trespas.

X.

Sot Democrit, si iamais en ton ame
Amour eut mis de ses graces le trait,
Tu n'eusses dit que de Rien Rien se fait,
Veu qu'vn rien cree & ma glace & ma flame.
Qu'ainsi ne soit des beaux yeux de Madame
Vn rien sortant, met en braise mon cœur,
Et mon cerueau fait voguer sur l'humeur
Du froid glaçon de l'amour qui m'enflame.
Là se meslant auec ses qualitez
Mille autres riens, par leurs diuersitez,
Prennent en moy vne forme seconde.
Qui alterant mon esprit & mon corps,
Dessous la loy de leurs riches accords,
Me font changer en vn amoureux monde.

XI.

I'adore vos beaux yeux & deteſte l'horreur
De voſtre cruauté, meurtriere de mon ame,
Et me deſplaiſt de voir qu'vne ſi belle Dame
Auec tant de beautez, loge tant de rigueur.
Las! s'il eſt deſtiné qu'à mon fatal malheur,
Vos yeux en mon humeur facent durer leur flame,
Permettez que ma main, mon triſte cœur entame,
Pour chaſſer de mon ſang, ma vie & ma douleur.
Ne me vaut-il pas mieux qu'vne heure bien-heureuſe
Termine en vn moment ma vie langoureuſe:
Qu'apres vous viuotant mourir cent fois le iour.
Laiſſez moy donc tuer: mais tuez moy vous meſme
Afin que plus conſtant dedans les mains que i'ayme
Ie laiſſe ma douleur, ma vie & mon amour.

XII.

Ie ne ſuis plus celuy qui reſpiroit la vie
De vos yeux, mon Soleil, ie ne ſuis qu'vn vain corps,
Amour qui m'a frappé de ſes traits les plus forts
Pour triompher de moy, a mon ame rauie:
Mon eſprit erre en bas en la plaine obſcurcie,
Et mon corps au tombeau, croiſt le nombre des morts:
Ma vie ſous l'horreur des meurtriſſans efforts
Qui bourrellent mon cœur, de moy s'eſt departie
Ie ſuis l'ombre amoureux de vos rayons formé
Lors que de vos beautez chaſtement enflammé,
Ie tirois de vos yeux vne ſeconde eſſence.
Puis doncques que ie ſuis de vous ſeule animé,
Il faut que comme vous, de vous ie ſois aymé
Ou pour le moins nourry d'vne iuſte eſperance.

XIII.

Ie ne veux plus aymer : car ceſte flame ardante
Qui conſomme mon cœur, m'agitte inceſſamment,
Sous la cruelle horreur de l'eternel tourment
Qui geſne ſans repos mon ame impatiente:
Rien que peur à mes yeux ores ne ſe preſente,
Ie ſuis rongé de ſoin de moment en moment,
Et ſous le deſeſpoir par trop cruellement
Amour conduit helas! le bien de mon attente.
Ha! feux qui allumez ce deſir en mes os,
Vous eſloignant de moy permettez au repos
De gliſſer en mon ſang pour finir ma miſere
Non agreables feux, mais reuiuez touſiours,
Et redoublans heureux l'ardeur de mes amours,
Faites moy viure au mal du bon-heur que i'eſpere.

XIIII.

Vn barbare indomté qui n'auroit dans le cœur
Que le cruel deſir qui pouſſe ſon courage,
A reſpandre le ſang, appaiſeroit ſa rage,
S'il voyoit vos beaux yeux au fort de ſa fureur.
Vn Cyclope noircy de la bruſlante ardeur
Des ſoufflets eternels qui chauffent ſon ouurage,
Voyant de vos beautez la venerable image,
Oſteroit de ſon front l'eſpouuantable horreur.
Si moy doncques qui n'ay la cruauté en l'ame,
Qui ne porte l'effroy de l'Aethneane flame,
Ie meurs vous regardant, ne vous eſtonnez pas,
Mais par voſtre douceur egaler mon martire,
Et en prenant pitié de mon cœur qui expire
En languiſſant pour vous, ſauuez moy du treſpas.

XV.

Il me plaiſt de mourir s'il vous eſt agreable,
Ou d'vne triſte vie allonger mon malheur,

Ainſi que vous voudrez ie veux que ma douleur,
Ou viuant, ou mourant, me rende miſerable.
Ie ne veux point vous voir d'vn œil trop pitoyable.
Adoucir mon trauail, puis que par ma langueur
Vous auez du plaiſir, mais ie veux qu'en mon cœur
Se loge pour vous plaire vne mort effroyable.
Ie veux chercher mon bien au fort de mon dommage,
Ie me veux affranchir ſous mon cruel ſeruage,
Trouuant en mon malheur quelque contentement,
Puis qu'helas! vous voyez la force qui me geſne
Et ſans faire ſemblant de cognoiſtre ma peine,
Par vn œil incertain vous doublez mon tourment.

XVI.

L'impatient eſpoir qui guide mon nauire,
Sous la ſainte clarté d'vn aſtre bien heureux
De cet aſtre beſſon, dont les feux amoureux
Tirent de mes poulmons le vent pour me conduire.
L'eſcueil qui ſe preſente à tous coups pour deſtruire
L'attente du bon-heur, dont ie vis langoureux,
Sont ioints inceſſamment ſous le ſort rigoureux.
Qui fait qu'en mon malheur, mon malheur ie deſire
Ie me veux retirer de ce cruel Neptune,
Ie cognoy bien la fin de ma triſte fortune,
Et toutesfois forcé i'accours pour y perir.
Helas! la cauſe en eſt ſi plaiſante & aymable,
Que ie ſouhaite encor eſtre plus miſerable,
Et pouuoir adorer l'œil qui me fait mourir.

XVII.

Iasie ſouſpire en vain puis que ſans eſperance
Ie chemine à taſtons par le ſentier d'amour,

Tout ainſi que celuy qui priué de ceiour
Ie deſirant touſiours n'en a point la preſence.
Sans poids ie vay leuant de mon ſort la balance,
Qui ne s'arreſte-point, mais en ſon quart detour
Remuë inceſſamment, & detour & retour
Me monſtre la fortune, en ſa vaine inconſtance:
Soit ce qu'il en pourra, i'aymeray la rigueur
Du tourment agreable, où demeure mon cœur,
Qu'ores l'eſpoir abuſe, & ores reconforte.
En l'erreur de mes veux, ie conduiray mes
yeux,
En mon ſort incertain, ie verray ſi les Cieux
Guæriront la fureur du mal qui me tranſporte.

XVIII.

Au plus creux de mon cœur ie retien enfermee
La douce paſſion dont ie vis icy bas:
Et de ces yeux diuins les bien-heureux appas
Font que dedans mon ſang ma vie eſt animee,
D'vn ſi benin glaçon mon ame eſt enflammee,
De diſcords ſi plaiſans ie reſens les debats,
Par les effets d'amour, que ie ne voudrois pas
Eſteindre cette guerre en mon ame formee.
Pluſtoſt ie veux touſiours renouueller en moy
L'agreable ſoucy de mon heureux eſmoy,
Pour viure ainſi conſtant que mon cœur le deſire,
Encores crains-ie, helas! de mourir ſans ſouffrir
La peine, & le ſouci qu'il me plaiſt de ſentir
Adorant les beautez qu'en mon ame i'admire.

XIX.

De feu, d'horreur, de mort, de peine, de ruyne,
Iours, nuicts, ans, temps, momens, ie me ſens tourmenté,
Et ſous les fers meurtriers de ma captiuité,

Ie voy l'amour cruel qui mon ame ruyne.
Ie me perds de langueur, de douleurs ie me mine,
Ma vie fuit de moy par trop de cruauté,
Et de mortels desdains mon esprit agité
Sent le dernier effort qui ma vie termine.
Vous filles de la nuict, vous fureurs eternelles,
Vous qui froissez là bas dessous vos mains cruelles,
Les esprits eschappez du monde & de leur corps.
Chassez par vos rigueurs la rigueur de ma gesne
Et si la peine peut se chasser par la peine,
Faites fuir de moy par ma mort mille morts.

XX.

Perdez, froissez, tuez ceste ame vagabonde,
Qui delaissant ce iour cerche vostre manoir,
O puissances d'embas si vous auez pouuoir,
Sur les captifs d'amour qui desdaignent ce monde!
Vous esprits qui touſiours allez faisant la ronde
A l'entour de nos cœurs, taschans nous deceuoir,
Employez les secrets de tout vostre sçauoir,
Pour mettre en mon esprit vne peine seconde.
Fuyez, esprits fuyez, vostre mort, vostre horreur,
Ploye sous les efforts de l'aueugle fureur
Qu'excite dans le sang vne rage amoureuse.
Tout vostre vain pouuoir n'a pouuoir sur l'amour
Ie veux doncqu'encor voir les douceurs de ce iour,
Flattant en mon malheur ma vie malheureuse.

STANCES.

TAndis que languissant pour vos fieres beau-
tez
Ie sens dedans mon sang le soin qui me tourmente,
Ie n'ay deuant les yeux que mille cruautez
Qui deschirant mon cœur sont la derniere atten-
te
Du bien-heureux loyer de mes fidelitez.
Le triste desespoir qui bourelle mon cœur,
Me presse incessamment sous l'ardeur de ma pey-
ne,
Car d'vn ciel desdaigneux la mortelle rigueur,
Pour redoubler en moy les tourmens de ma gesne,
M'a fait naistre ça bas suiet à tout malheur,
Les extresmes soucis dont ie suis tourmenté
Font sortir de mes yeux vne source eternelle
Pour pleurer les ennuis, dont ie suis agité,
Et pour me ruyner dans mon ame fidelle,
Agrauent les rigueurs de vostre cruauté,
La mort de tous costez pres à prez me poursuit,
Redoublant les douleurs de mon cruel martyre,
Et son trait inhumain peu à peu me destruit,
Ores que malheureux ma langueur ie souspire
Attendant les horreurs d'vne derniere nuict.
La peine, le desdain, la perte, la douleur
Du desespoir, du ciel, de mes pleurs, de mon ame,
S'aigrissent dedans moy & doublent ma langueur,
Cependant qu'adorant la beauté qui m'enflame,
Ie sens dedans mes os leur sanglante fureur.
Ainsi pressé de mal ie me sens ruyné,
Sans oser m'asseurer qu'en ma perseuerance

Ie voye mon tourment quelquefois terminé,
Car il faut qu'en ayant ie n'aye autre esperance
Qu'au malheur amoureux où ie suis destiné.

XXI.

De pleurs & de sanglots ie nourriray ma vie,
En ma peine & trauail ie prendray mon plaisir,
Attendant que la mort vienne mon cœur saisir,
Ie gesneray mon ame où elle est asseruie.
Ie me veux obstiner en ma peine enuieillie,
Ie veux par mon ennuy contenter mon desir,
Dans quelque antre ie veux ma retraite choisir
Viuant en la douleur dont mon ame est saisie.
La cause de mon mal est si douce à mon cœur,
Que ie ne voudrois pas euiter mon malheur,
Pour oublier l'ennuy qui fait que ie souspire.
Que doncques mille fois ie meure chasque iour
Que ie perisse heureux sous les forces d'amour,
Et que tousiours ie sois pressé de mon martire.

XXII.

Si ma mort vous plaisoit par vn sort fauorable
Ores ie perirois, pour vous monstrer l'honneur
Que ie vous veux porter, encores qu'en rigueur,
Maistresse vous teniez mon ame miserable.
Ie ne possede rien qui soit tant desirable
A mon ame, que l'œil par qui i'ay pris l'humeur
Les vostres pour ma vie, & toutefois mon cœur
Le hait si vous n'auez sa lumiere agreable.
I'aime ce qui vous plaist, ie hay ce qui vous fasche
Afin de vous complaire incessamment ie tasche
De regler mes pensers selon vostre vouloir,
Si donq ma mort vous plaist, donnez m'en tesmoignage
Et pour vous obeir plain de braue courage

Vous me verrez passer l'onde du fleuue noir.

XXIII.

I'auois iuré tes yeux, ingrate desdaigneuse,
De me sacrifier aux pieds de ta beauté,
Ie t'auois pour iamais iuré ma loyauté
Et de mourir ton serf en ma peine amoureuse.
Mais ores ie te laisse, afin qu'vne heureuse
Me rendant en repos ma chere liberté,
Loin du cruel desdain duquel tu m'as traité
Ie guide à meilleur sort mon ame langoureuse.
Ha! ie diray-ie adieu! non, helas! si feray,
Non ie demeureray, non, ie te laisseray:
Car te seruant i'aurois tout mal pour recompense.
Mais helas! ie ne puis, ma vie te laisser,
Tue moy si tu peux: car ma perseuerance
Auant que t'oublier me fera trespasser.

XXIIII.

Ie change de desirs, non pas de volonté,
Ie change de fortune, & non pas d'esperance,
Ie change de conseil, & non pas d'asseurance,
Ie change de liens, non de captiuité.
De mourir pour vos yeux mes desirs ont esté
Et ma fortune estoit en mon mal patience,
Mon conseil de perir sous vostre obeissance,
Mes liens les rigueurs de vostre cruauté.
Et maintenant ie veux viure pour vos beaux yeux;
I'espere de trouuer en vous aymant mon mieux,
Asseuré du loyer de mon heureux seruage,
De vos perfections eternel seruiteur,
En vn meilleur estat, ie change mon malheur,
Et ie change constant sans changer de courage.

XXV.

Ie veux brauer le ſort, & ie luy ſuis ſuiet,
Ie veux forcer le ciel, & il peut ſur ma vie,
Ie veux contraindre amour, il m'a l'ame aſſeruie,
Ie veux vaincre la mort, & ie ſuis ſon obiet.
Ie le veux d'vne ſorte & par diuers effets,
Vous le voulez auſſi, moy par la douce enuie
Qui rend ſous vos beautez mon ame aſſuiettie,
Et vous vſant vers moy d'vn amour trop diſcret.
Ie me moquois du ſort, il ma monſtré ſa force,
Le ciel m'a maiſtriſé & l'amoureuſe amorce
M'a mis iuſques au cœur les horreurs de la mort.
Mais vous eſprouuerez & vaincrez la puiſſance,
De la mort, de l'amour, & du ciel, & du ſort,
Selon que vous aurez conduit mon eſperance.

XXVI.

De cet œil mon ſoleil mon ame s'illumine,
De ce beau front mon ciel mon deſtin ie cognoy,
De ces chaſtes beautez la vie ie reçoy,
De ces perfections mon bon-heur ie termine.
Cet œil par la douceur de ſa force diuine
Met en moy les deſirs que chaſte ie conçoy,
Et par ce front diuin heureuſement ie voy
Quel ſort bon ou mauuais ſur ma vie domine.
Ces beautez que i'adore entretiennent ma vie,
Et ces perfections ont mon ame rauie,
Au bien-heureux ſuiet de ma felicité.
Que puiſſay-ie à iamais en penſée ſi belle,
Souſpirer les douceurs d'vne vie eternelle,
N'ayant d'autre ſoucy le courage agité.

XXVII.

I'ay le courage foible & l'ame audacieuſe,

I'ay l'effroy dans le sang, la ualeur dans le cœur,
Ie bous de hardiesse, & ie tremble de peur,
Sous les diuers effets d'vne force amoureuse.
I'ay le courage fier, i'ay l'ame desdaigneuse,
Ie frosse sous mes pieds de l'amour le malheur,
I'ay le sang amoureux, le cœur plein de douceur
Benissant à part moy ma passion heureuse.
Tant de diuersitez agitent ma pensee,
Lors que diuinement d'vn beau cachet pressee
Elle prend le patron de vos diuinitez.
Voyez doncques Madame en moy vostre puissance,
Et changez pour loyer de ma perseuerance:
En vn but arresté tant de diuersitez.

XXVIII.

Ie vous donne mon cœur, non fay, rendez le moy,
Si ie viuois sans cœur ie viurois sans courage,
Et ainsi ie serois comme vne vaine image,
Sans valeur, sans desirs sans puissance, sans foy.
Sans cœur on a tousiours dedans le sang l'effroy,
Ie veux donc le rauoir, & encor dauantage
Ie veux le vostre aussi, vous estes assez sage
Pour viure sans douleur, sans crainte, sans esmoy.
Ainsi ayant deux cœurs mes forces doubleront,
Les astres & le sort ma valeur douteront,
Et me lairont conduire heureux ma destinee.
Mais gardez-les tous deux, car i'en auray assez
Si vous aymez le mien, & l'aymant vous tracez
La vie qu'en vos yeux les cieux m'ont ordonnee.

XXIX.

Mes feux sont aussi doux que ma maistresse est belle
Mes celestes desirs esgalent ses beaux yeux,

Au pris de ſa douceur mon mal m'eſt gracieux,
Et ma douleur eſt grande autant qu'elle eſt cruelle
Plein de felicité ie me bruſle pour elle,
Par ſes chaſtes rayons ie me tranſporte aux cieux,
Par ſa rigueur i'en tombe & puis tout furieux,
Ie conſomme mon cœur d'vne peine eternelle.
Par ſa beauté ie ſuis heureux infiniment,
Par ſa fierté ie ſuis bleſſé cruellement
Du bien heureux malheur, que pour elle ie traine,
Ainſi en l'adorant ie meurs pour ſa beauté,
Mon heur double mon mal deſſous ſa cruauté,
Et ſes yeux doux & fiers ſont cauſe de ma peine.

XXX.

Mon cœur que tu es belle, hé! te l'oſay-ie dire?
Tu ne le ſçais que trop, non tu ne le ſçais pas,
Si tu cognoiſſois bien les amoureux appas
De ta douce beauté, tu plaindrois mon martire.
Ha! que tes yeux ſont beaux dont mon ame ſouſpire
Les eſprits dont ie vy, qui cauſent mon treſpas,
Que douce en eſt l'ardeur qui par mille debats
Oſte de moy mon cœur, l'y remet, l'en retire.
Recognois ta beauté recerches-en l'eſſence,
Recognois le deſtin qui fait qu'en ta puiſſance,
Ie viue, ie treſpaſſe en langueur nuict & iour,
Et ſi tu peux ſçauoir combien elle m'eſt douce,
Combien a de pouuoir la force qui me pouſſe,
Tu croiras que tu dois m'aymer pour mon amour.

XXXI.

Voulez vous voir mon cœur, ouurez moy la poi-
ſtrine,
Vous y verrez les traits de vos rares beautez,
Vous verrez en mon ſang mille diuerſitez.

Esmuës par l'amour qui par vous y domine.
Vous y verrez l'ardeur de ma flame divine.
Vous verrez tout auprez mes poulmons agitez.
Qui souspirent pour vous, & mille cruautez
Exciter la rigueur qui ma vie termine.
Mais las arrestez-vous, vous n'y pourriez rien voir,
Car la mort aussi-tost ayant sur moy pouuoir
Effaceroit l'effet du desir qui m'enflame.
Regardez mes souspirs, vous y verrez mon cœur
Vos beautez mon amour, vos rigueurs ma douleur
Et soyez humble aux pleurs que vous offre mon ame.

XXXII.

Ha que cet œil est beau, ie meurs quand ie l'admire,
Ha qu'il me fait de mal, ha qu'il me fait de bien,
Hé! que doux & amer est le foible lien,
Dont si estroitement par sa force il m'attire.
Helas! qu'il est cruel il cause mon martyre,
Car plus il me destruit lors que plus ie suis sien,
Hé! que ses feux sont doux, au monde il n'y a rien
D'agreable & de beau, que l'air que i'en respire,
Hé! maistresse attendez, attendez ma Deesse,
Ne me cachez encor ce bel œil qui me blesse:
Mais quoy, vous estes fiere au reson de mes pleurs.
Vous me le destournez & puis douce cruelle,
Me le faisant reuoir d'vne belle estincelle
Vous allumez en moy vn million d'ardeurs.

XXXIII.

Cachez moy ce bel œil: car il m'oste la vie,
Helas! ie suis perdu en perdant sa clarté
Las! ie suis consumé aux feux de sa beauté,
Helas! en le perdant, mon ame est obscurcie.
Ie ne le verray plus, & si ie meurs d'enuie,
De le reuoir encor plus i'y suis arresté,

Plus alors ie voudrois m'en trouuer eſcarté,
Plus mon ame le fait, plus elle en eſt rauie.
Ie mourray le voiant, non ie ne mourray pas,
Ie mourray m'abſentant de ſes heureux appas,
Non feray, ſi feray: mais lequel doys-ie faire?
Mourir en le voyant c'eſt mourir ſans mourir,
Mourir en le perdant, c'eſt en la mort languir:
Il vaut doncq' mieux ſeruir le bel œil qui m'eſclaire.

XXXIIII.

Par mille cruautez amour me tyranniſe,
Et des horreurs de mort il eſtonne mon cœur,
De ſouci, de tourment, de peine, de douleur
Il m'agite, deſtruit, me trauaille, me briſe.
Ainſi qu'vn priſonnier qui deſire franchiſſe,
Ie taſche de fuir de mes ſeps la rigueur,
Et par quelque malheur finiſſant mon malheur,
Mon ame deliurer des nœuds où elle eſt priſe.
Ie rompts doncques mes ſeps ie denoue mes nœuds,
I'eſtains pour tout iamais les braſiers de mes feux,
Deſpitant de l'amour l'inſolente puiſſance.
Mais bandeau furieux retire toy de moy,
Qu'amour ſoit doux ou fier ſi tiendray-ie ma foy,
Car i'ay iuré de viure en ſon obeiſſance.

XXXV.

Retirez cette main, elle me fait mourir,
Hé! redonnez-la moy pour me rendre la vie,
Helas! retirez-la, non faites ie vous prie,
Car ie veux vif & mort ny vif ny mort languir.
Ces petits doigts roſins qui me viennent rauir
L'ame hors de mon ſang, doublent en moy l'enuye
De ſouſpirer pour eux, & cette main polie
En la ſentant aſſ ure & eſtonne mon cœur.
D'vn touchement ſi doux gliſſant deſſus mon ame

Elle excite le feu qui par vos yeux m'enflame,
Et causent les douceurs de mon heureux tourment.
Et puis, radoucissant la force de ma peine,
Cruelle m'allegeant mignardement me gesne,
Au plaisant desplaisir de mon contentement.

COMPLAINTE

D'vn triste desespoir ma vie ie bourrelle,
Ie la veux obscurcir d'vne nuict eternelle,
Puis que ie suis si loin de mon heureux soleil,
Car sans ame ie vy, sans poumon ie respire,
Et absent de mon bien mon douloureux martyre
Ensevelit mon cœur sous l'oublieux sommeil.
Ie vy, ie ne vy pas, ie meurs, ie ne meurs pas,
Il n'y a point de vie, il n'est point de trespas,
Mais vn ingrat destin sans cesse me tourmente:
Car ie ne puis mourir pource que ie suis mort,
Et ie ne suis pas mort, pour autant que mon sort
Fait qu'encores dans moy vn vain esprit ie sente.
Ie ne suis pas viuant pour autant que mon cœur
Ne reçoit mouuement, puissance ny chaleur,
Que des heureux brasiers que l'amour y attise:
Ie ne suis pas esteint, ie ne fay que languir
Pressé de mon tourment: car ie ne puis mourir,
Si loin de la beauté dont la vie i'ay prise.
Esloigné de mon feu ie ne puis m'attiser,
Esloigné de ma mort ie ne puis expirer,
Ainsi faut que ie viue & faut que ie trespasse,
En ma vie est ma mort, en mon bien ma douleur,
En ma nuict ma lumiere, en mon mal mon bon heur.
Ainsi mon sort diuers mesme soin me compasse.
Celle qui a rauy par sa force mon cœur,
Qui le fait viure en moy par sa douce rigueur,

Et qui par ſes beaux yeux humble fiere le tuë,
L'oſte cruellement, le remet doucement,
Me l'arrache humblement, me le rend fierement,
Gouuernans mes deſtins d'vne ſorte incognuë.

Ie veux en mon ennuy fondre en larmes de feu,
Et dans mon feu glacé conſumer peu à peu,
Tirant de mes poulmons par torrens mon alleine,
Ie veux ſans m'eſpargner diſtiler en humeur,
M'eſuanouyr en air, au fort de ma chaleur,
Pour n'eſtre n'eſtant point vne ſemblance vaine.

Ie veux eſtre vn beau mort viuant entre les morts
Mourant entre les vifs par les cruels efforts
Du ſort ineuitable à mes deſirs contraires,
Et comme on iette au loin ceux qui ſont treſpaſſez,
Ie fuiray aux deſers tant que mes nerfs caſſez,
Facent mourir d'vn mort, par la mort la miſere.

Ie ne veux plus chercher au monde de pitié,
Ie ne veux plus loger en mon cœur d'amitié,
Puis qu'elle cauſe en moy la cauſe de ma haine:
Si feray, la pitié encor ie chercheray,
Pour en fin eſtre aymé encores i'aymeray,
Poßible en ce faiſant i'adouciray ma peine.

Non, non, ie veux perir, car d'vn deſtin heureux
Teſmoignant à iamais mon dommage amoureux,
Ie viuray par ma mort, ie mourray par ma vie,
Vn dernier deſeſpoir mon cœur conſolera,
Et contente à la fin mon ame ſortira
Des ſeps qui ſi long temps l'ont tenuë aſſeruie.

Les roſtes de ſang monſtreront ma douleur,
Les viſibles ſouſpirs des fragmens de mon cœur,
Seront iuſtes teſmoins du malheur que i'endure,
Mes cris remplis d'effroy petits corps deuiendront.

Qui soin, mort, crainte, horreur, aux hõmes monstrerom
Tant que ie trameray ma cruelle auanture.
Le ciel seche mes pleurs, humecte mes souspirs,
Mes cris sont emportez sur l'aisle des Zephirs,
Et ie lamente en vain en ma peyne ennuyeuse,
Pourquoy par mon soucy ne rends-ie furieux?
Las! pourquoy tant de pleurs escoulent de mes yeux
Si ie ne rends par eux ma fortune piteuse?
Mes souspirs sont si doux, ie lamente si bien,
Et toutesfois mes pleurs ne me profitent rien,
Car vn sort enuieilli s'aigrit en ma detresse,
Que ie poursuiue donc & d'vn gentil desir,
Brauant le fier destin, ie viue pour mourir,
Et meure pour encor viure pour ma maistresse,
Quand ie seray perdu, on me regrettera,
Et ce petit regret que de moy on aura,
Si possible on en a contentera mon ame,
Ie vay doncq' és desers mort attendre la mort,
Me souuenant tousiours de l'agreable sort
Des effets bien heureux de ma plus chaste flame.
En fin bois & rochers où ie fay ma complainte,
Lors que pressé de mal dont mon ame est atteinte,
Ie me consume en pleurs, en douleurs, en souspirs.
Celez-moy, perdez moy, & dessous vos tenebres,
Amortissant le son de mes plaintes funebres,
Esteindez mon amour ma vie & mes desirs.

FInissant ie ne fais fin
Au destin:
Qui fait qu'en vos yeux ie vi
Ie finis pour faire mieux
Si vos yeux
Permettent que ie poursuyue.

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

DISCOVRS SATIRIQVE DE N. LE. DIGNE.

A

F. B. DE VERVILLE.

ERVILLE *Ie me ris de voir sous*
Apparence
Peste-meste en vn tas, l'honneur, & l'ignorance,
Les biens, & la sottise, & sous vn masque feint
Le faux dessus le vray si naifuement peint.
L'vn trouue bon cecy, l'autre facheux ne trouue
Selon son iugement ce que quelque autre approuue,
Tout est icy remply d'esprit autant diuers
Que de diuersitez est remply l'vniuers,
Tellement que l'effort d'vne Muse subtile,
Pour contenter chacun est du tout inutile.
Mais ne pouuant gaigner quelque grace enuers tous
Ie serois bien d'aduis de rechercher en nous,
Nous-mesmes du plaisir sans vainement l'atendre,
Du vouloir d'vn commun, dont il ne doit despendre.
Quand à moy ie me ris de ces tristes humeurs,
Qui donnent tant de peine a gaigner leurs faueurs

Et qui tous reformez, difficiles, & blesmes,
Ne trouuent rien bien fait que ce qu'ils font eux mesmes
Ne trouuent rien de gouſt que leur deſgoutement:
Et qui iugent de tout d'vn meſme iugement:
Sans pouuoir diſcerner le plus d'auec le moindre,
Sans cognoiſtre à propos où le but ſe doit ioindre,
Sans auoir rien ſolide, ils veulent rechercher,
Et cognoiſtre de tout & de tout s'empeſcher.
S'ils ſont ſus vn vers doux, duquel la douce veine
Semble le clair ruiſſeau d'vne belle fontaine
Qui ſans faire grand bruit, pour gaigner vn grand nom,
Ne laiſſe demonſtrer qu'il eſt de graue ſurjon,
Ceſte meſme douceur naturellement claire
Ne leur vient pas à gré, & ne leur ſçauroit plaire
S'ils ſont ſus vn vers graue, & qui enflé de vent
N'ait rien que de ſeuls mots ſans ſuiet, bien ſouuent
Ils le trouueront bien, & fait à leur maniere,
Sans entendre le ſens, les mots, ni la matiere.
Pour tous ces iugemens vn homme à mon aduis
Ne doit pas de beaucoup trauailler ſes eſprits,
Car ce ſeroit chercher du froid dedans la flame,
Du brasier dedans l'eau, de l'ombre apres vne ame,
Du ſolide en du vent, & bref perdre le temps,
Que penſer contenter ces eſprits mal-contens.
De moy, ie croy que ceux qui font bien quelque choſe
Se ſoucient fort peu de ceſte humeur moroſe,
Et moins encor de ceux qui ne trouuent rien bien,
S'il n'y a mille mots où l'on n'entende rien:
Qui pour perpetuer le nom de leur maiſtreſſe,
Luy donnent les fureurs d'vne vieille tigreſſe,
Les horreurs de la mort, & font qu'vne beauté

N'a point d'autres effets que rage & cruauté,
Que feu, que fer, que mort, qu'orage, que tonner-
re
Et ie ne sçay quels mots plus propres à la guerre
Au creux d'vne trompette, ou au fond d'vn tambour
Que non pas aux discours qui ne se font d'amour
Ceux qui bruyent ainsi d'vne voix forcenee
Plaine d'effrois, de pleurs, de fiere destinee,
N'ayant rien qu'vn amour à la rage animé,
Ont fort peu, (ce me semble) où n'ont iamais aimé
Mais se fantasians vne dame en Idee,
Sur vn suiet en l'air leur amour est guidee,
Qui n'estant rien de soy qu'imagination,
Ne peut monstrer le vray de leur affection.
Car discourans d'amour souuent comme clercs d'armes
Pensent qu'amour ne soit que souspirs, & que lar-
mes
Que sanglots, & tourmens, qu'importune douleur,
Et tout celà prouient de n'auoir eu ceste heur
De choisir vn suiet, pour d'vne ardeur certaine
Sentir au vif le doux d'vne agreable peine.
Or entre les caiets qui croissent tous les iours,
Chacun se veut mesler de faire des amours,
Où tant de braues noms hardis se font paroistre,
Mais il est bien aisé Veruille de cognoistre
Ceux qui d'vn vers forcé ont imité quelqu'vn,
Ou retracé les traits des amours du commun,
Car sans auoir iamais accosté vne dame,
Discouru auec elle, ou descouuert sa flame,
Sans hanter les bons lieux sans estre sur vn buis
Quelquefois tout vn soir en honneste deuis,
Passer la nuict au bal oublier ses affaires,
Et tant d'autres suiets en amour necessaires.

Ie ne croy pas qu'vn homme au creux de son cer-
ueau
Puisse trouuer les traits de quelque œuure assez beau
Il n'est rien si naif ny si belle science
Que les traits esprouuez de quelque experience:
Car il est mal aisé que ce qu'on ne cognoist,
On le puisse aisement descrire tel qu'il est.
Mais ceux qui bien heureux d'vne gentille adresse
Ont seruy par effet quelque belle maistresse
Qui d'vn heureux meslange ont doucement apris,
Et le bien & le mal de tous les fauoris,
Dessus vn vray suiet ils font anatomie
De la moindre faueur que peut faire vne amie:
Et discourant sans fard sçauent si bien priser
Ceste vraye douceur qu'on trouue en vn baiser,
Que dans leurs vers si doux qu'vne beauté auiue,
L'on voit l'affection d'vne amitié naifue,
L'on cognoit les desirs, l'on voit ie ne sçay quoy,
Qui sent la mignardise, & la douceur de soy.
Que sert en cas d'amour pour se bien faire entendre
D'aller chercher des mots dessous la froide cendre
Des ruines d'Ilion & pour monstrer son feu
Lancer de Iupiter le foudre trop cognu
Lors que le ciel troublé esclatant tout de foudre,
Semple auoir conuiré de mettre tout en poudre,
Qu'il tonne, qu'il esclaire, & d'vn esclair tout
roux,
Semble que tout le monde est ce dessus dessous
Le bruit n'est point si grand, ny l'effroy tant horrible,
Que l'amour de plusieurs maintenant est terrible,
Cruel ensanglanté, qui met tout en monceau
Et tire d'vn beau sang vn inhumain ruisseau.
Vn orage de pluye, vne soudaine gresle,

Ne tombe ſi menu, & n'eſt point ſi cruelle,
Que les traits deſcochez de ce ieune enfançon,
Que fait d'vn pauure cœur la peau d'vn heriſſon,
Tant il tire de traits & tant ſa main colere
Deſcoche viuement la ſagette legere.
La mer n'a iamais eu tant de flots eſcumeux,
Le creux du mont-Gibel ne fut onc ſi fumeux,
Et iamais nautonnier ne vit telle tempeſte
Qu'vn miſerable amant ſent de trouble en ſateſte,
D'orage, & de dangers, de triſteſſe, & de dueil,
Il n'eſt ſi toſt en mer, qu'il ne trouue vn eſcueil
Que ſon mats ne ſe rompe, ou bien que ſon nauire
Dans vn gouffre douteux cent fois ne tourne-uire,
Et ſi le plus ſouuent ceux qui cherchent ces mots
N'ont iamais veu la mer, ny l'horreur de ſes flots.
Vn lion affamé qui trace par la voye
Ne s'acherne cruel ſi fort ſur quelque proye,
Et ſi plain de fureur ne prend ſes appetis
Au ſang d'vn fan de biche, ou d'vn cheureuil ſurpris,
Comme ce petit Dieu, d'vne cruelle rage
Se repaiſt goulement du ſang & du carnage,
Des miſerables cœurs, & qui tout inhumain,
Mille fois pour vn iour y vient paſſer ſa fain.
Or ie ſçay bien qu'amour, & la peine amoureuſe
Sont, pour dire le vray, d'vne humeur fort fa-
cheuſe,
Il eſt bien peu de maux ſemblables à ce mal,
Il eſt peu de trauaux pareils à ce trauail,
Il n'eſt feu ſi bruſlant que bruſlante eſt ſa flame,
Il n'eſt rien qui tourmente, & gehenne plus vne ame:
Mais pour monſtrer au doigt qu'elle eſt ſa paſſion,
Vn amant ce me ſemble en ſon affection,
Sans tant faire de bruit, d'horreur & de furies,

Sans tant importuner le ciel de ſes criries,
Et ſans tant rechercher la douleur des vieux Grecs,
Peut d'vn vers doux coulant declarer ſes regrets,
Et faire entendre à tous par vn chant pitoyable
Languiſſant triſtement ſon eſtat miſerable.
Celuy eſmeut le mieux qui ſçait mieux exprimer,
Et celuy qui s'exprime entend que c'eſt d'aymer,
Car ſans tant deſguiſer le mal qui le tourmente,
Il monſtre clairement le but de ſon attente,
Puis s'il eſt bien venu, & que plein de bon-heur
Il ſente quelquefois quelque douce faueur,
En la meſme facon qu'il mignarde, & qu'il baiſe,
Auec les meſmes traicts, dont il ſe comble d'aiſe,
Auec la meſme grace, & les meſmes plaiſirs,
Auec les meſmes feux, & les meſmes deſirs,
Auec meſmes diſcours, & la meſme parolle,
Il chante la douceur qui encor le raffolle:
Et quelque fois ſi bien, que quelqu'vn par apres
Voyant la mignardiſe imité de ſi pres
Lit ſes vers etonné, & confeſſe en ſoy-meſme
Que de l'affection que l'autre aymoit, il ayme.
Bien ſouuent vn bon mot entendu proprement,
Le mal, ou le plaiſir deſcrit naifuement,
Sont bien de plus grand poix, qu'vn tas de mots ſans
nombre
Qui ne s'expliquent, point, & ne ſeruent que d'ombres
Et leſquels bien relus, l'on ne ſcait qu'on a leu,
Tenans du naturel de l'eſclair tout en feu,
Qui fait monſtrer de luire au ſortir de la nuë,
Mais au lieu d'eſclairer obſcurcit noſtre veuë.
Quand il eſt queſtion de dreſſer en camp clos
Les furieux combats de quelques grands Heros,

Lors il est bien decent de faire que tout tonne,
De voir l'horreur d'vn Mars, l'effort d'vne Belon-
ne,
Les coups, les cris, le sang, que tous les elemens
Sèmblent pesle-meslez en leurs commencemens,
Voir ruer si grand coup le pesant Cimeterre
Qu'il entre de roideur demy-pied dedans terre.
L'on ne sçauroit trop dire en si graue discours,
Mais l'effroy n'est point propre auec les ieux d'A-
mours,
Vn amant est craintif & doute la surprise,
Il n'ayme pas le bruit, vne belle entreprise
Se retarde souuent au simple bruit d'vn buis,
Il veut estre à reçoy pour conter ses ennuis,
Il faut que doucement il prenne patience
De donner de son mal la vraye intelligence.
Le fameux aduocat qui ne veut s'amuser
A faire vn long discours pour mieux s'autoriser,
Tasche a venir au poinct, & sage ne propose
Que clairement en bref ce qui fait pour sa cause.
Il est par trop facile, à vn qui sçait parler,
De faire sur vn rien de beaux discours en l'air
Trouuer de beaux suiets, feindre des fantasies,
Mais qui sont quelquefois ainsi que les vessies
Ces petits garçonnets, qui ne peuuent durer
Que le temps que la peau peut le vent endurer,
Et qui fasche à la fin des enfans de courage,
Pour n'estre à leur ioüet d'aucun certain vsage.
Le peintre pour plaisir qui veut faire vn tableau
Selon l'inuention de son libre cerueau,
Sans suiet, sans histoire, & sans viue figure,
Peut ainsi qu'il luy plaist desguiser sa peinture,
Au coin d'vn bois taillis, il mettra bien souuent

Vn Satire amoureux, qui va comme le vent
Apres les pas craintifs d'vne simple bergere,
Il peindra vn Centaure, vn Ours, vne Chimere,
Vn Neptune, vn Bacchus, des bleds, des prez, des fleurs
Et pourueu que le tout rapporte à ses couleurs,
Pourueu que la raison de son art soit gardee,
Qu'il voye d'vn doux trait sa besongne fardee,
Tout est bien ce luy semble, & ne se soucie point,
S'il poursuit comme il faut vne histoire en tout point.
Tout ainsi ces messieurs, qui ont l'ame eschauffee
Des vertueux desirs de l'honneur d'vn trophee,
Qui viuement poussez des fureurs d'Apollon,
Sur l'immortalité vont buriner leur nom,
Frayant mille sentiers sus vn mont de Parnasse,
Cherchant l'antique nom de tous les coins de Trace,
Mesprisans leurs pays, pour trouuer par les mers
Les embellissemens de leurs hauts tonnans vers,
Comme le peintre oisif, selon leur fantasie
Tantost çà, tantost là, poussans leur poësie,
Pensant auoir beaucoup fait de cracher sans propos,
Le sens mal entendu de mille estranges mots:
Et pour faire leuer du soleil la lumiere
Abondans en discours prendront tant de matieres
Qu'escriuains le matin pour monstrer leur sçauoir,
Seront le plus souuent du matin iusqu'au soir.
S'il deuisent d'amour, ou sont pres de leur dame,
Ils feront mille pars des parties de l'ame
Pour tomber sur l'amour, & dire seulement
Que tout homme affligé cerche soulagement:
Or tous ces beaux discours ne craignent le mes-
dire,

Car ils ont pour raiſon qu'il leur plaiſt d'ainſi dire.
Comme pour ſon tableau le peintre peut auſsi
Donner pour ſa raiſon qu'il luy plaiſt faire ainſi:
Mais quant il faut qu'vn peintre aſſeurement ren-
contre
Les traits au naturel c'eſt alors que ce monſtre
L'artifice & l'eſprit car ce n'eſt pas aſſez,
De bien faire des yeux, vne bouche & vn nez,
Et meſlant les couleurs d'vne main delicate
Peindre vn ombre ſi bien que d'vne choſe plate
L'on penſe voir la boſſe en hauteur s'eſleuer,
Outre tous ces beaux traits encor il faut trouuer
Vn ie ne ſcay quel air qui vient ou d'auenture
Ou du profond ſecret des faueurs de nature
Pour bien donner le vif, & faire reſſembler,
Et d'autant que fort peu ſçauent trouuer ceſt air.
Celuy qui le ſcait mieux cacher en ſon ouurage,
Eſt trop plus eſtimé, que celuy qui volage
Fait quelques trais bien doux ſus vn plain à plaiſir.
Et ne ſcauroit pourtant le naturel choiſir.
Entre les bons eſprits celuy là ce me ſemble
Qui s'eſgare le moins, au bon peintre reſſemble.
Quand pouſſé de l'inſtinct de ſon affection
Il monſtre le vray poinct de ſa conception.
Ie ne dy pas pourtant que la muſe hardie
De ceux qui font tonner la graue tragedie,
Pour effrayer l'eſprit du craintif ſpectateur.
Ne doyue bien ſouuent ſe horrible d'horreur,
S'enſanglanter de meurtre, & d'vn cruel courage
Auoir pour tout ſuiet la frayeur & la rage,
La peur, la mort, l'effroy, les fureurs, les ſerpens,
Et tous les mots d'Enfer qui font peur aux enfans;
Coniurer de Pluton la puiſſance infernale,

Faire sortir afreux vn desesperé paſle,
Qui ennuyé de viure, ou surpris de fureur,
Se donne malheureux d'vn poignard dans le cœur.
Lors celà sied fort bien : car vne chose grande
Veut vn grand appareil : mais amour ne demande
Tant & tant de façons, il ne fait point le grand,
Il ne veut point d'effroy, il n'ayme point le sang,
Il est paisible, & doux, & ses leures mignardes
Ayment mieux trois baisers, que trois harquebu-
zades,
Les doux embrassemens d'vne chere beauté,
Que le meurtre assassin de quelque cruauté,
Vn discours gracieux fait tout bas en l'oreille,
Que mille cris soudains tous remplis de merueille,
Vn petit coup de main dessus vn sein mignard,
Que sentir en fureur la pointe d'vn poignard.
Mais tous ne font pas bien : & ceux qui mettent
De faire des discours d'vne seconde veine, (peine
Sont assez empeschez d'estre bien recognus,
Et bien souuent leurs vers sont assez mal receus,
Car comme la peinture au peintre est naturelle,
Ceux qui cherchent auſsi la memoire eternelle
Ont beau se tourmenter, & faire curieux
Des discours si bien faits qu'on ne peut faire mieux.
Ils n'auront point de cours, & ne pourront pas plaire
Si d'vn certain destin la faueur debonnaire
Ne leur donne credit, & soustenant leur nom,
Au iugement de tous ne fait tout trouuer bon.
,, Le destin tout-puissant gouuerne toute chose,
Des richesses icy à son gré il dispose,
Et sans auoir esgard à qui l'a merité
Il depart à clos yeux selon sa volonté
Enrichissant le sot d'vne belle abondance,

Laissant pauure celuy qui ayme la science,
Et qui suiuant les pas d'honneur & de vertu,
Est souuent mal-nourry, mal couché mal-vestu.
Ainsi sans regarder celuy qui le merite,
Il oste quelquefois sa grace fauorite
Aux enfans d'Apollon, & fait par l'vniuers
Auec vn los prisé rebruire certains vers
Mal polis, & mal faits, desquels la renommee
Est de tout le commun toutesfois estimee,
Laissant sous l'espoisseur de l'oubly sombre & noir,
Des discours accomplis & d'art, & de sçauoir,
Qui doctement parfaits meriteroyent la place,
Et le siege plus haut du plus beau de Parnasse.
Mais quoy ? c'est le mal-heur, ils sont infortunez,
Et aussi peu cognus que s'ils n'estoyent pas nez.
Celuy s'efforce en vain de faire quelque chose,
A qui le fier destin en contraire s'oppose,
Si d'vn secret bon-heur il n'a les cieux amis
Il s'attend sans propos à ses desseins compris.
Car si les cieux vouloyent départir fauorables,
Les biens & les honneurs à ceux qui sont capables,
Il faudroit maintenant le monde renuerser,
Pour d'vn siecle age-d'or les traits recommencer:
Il faudroit de nouueau refaire les partages,
Et prendre sur les sots, ce qui est deu aux sages.
Mais le sort inegal est sans proportion,
Et ne fait rien icy qu'à sa deuotion,
Si que sans mandier le bruit de la commune,
Il faut en toute chose attendre la fortune,
Ne trouuer rien mauuais, & d'vn ferme maintien
S'apprester pour suiect & du mal & du bien,
Se donner du plaisir de toute chose honneste,
Des iugemens d'autruy ne se rompre la teste:

Car qu'importe l'erreur d'vn commun iugement
A celuy qui se plaist escriuant doctement?
Qui tout ainsi que toy, par vn bon heur, Veruille.
Sçais sagement mester le doux auec l'vtile,
Et mignard contenter ton amoureux desir,
Si les discours d'amour te viennent à plaisir,
Puis graue rechercher la douceur de la vie,
Si tu veux voir l'effet de la Philosophie,
Où ton esprit gentil s'esgaye bien-heureux,
Laissant couler le fil de fortune & des cieux,
Cependant que ta muse heureusement te pousse
A te donner plaisir de sa douceur plus douce:
Sans auoir grand souci si quelques mal-contens,
Quelques vns qui iamais n'eurent iour de bon temps
Aboiront tes escrits, veu que toute ignorance
Ne hait que ce qui est hors de sa cognoissance.

LE PALLEMAIL.

NOus sommes trois passans qui demandons logis
Au moins pour vne nuict, chez vous mes damoyselles,
Et quand nous nous serons quelque peu rafraischis
Du lieu d'où nous venon vous dirons des nouuelles.
Nous venons d'vn pays où nous auons appris
Du ieu de Pallemail l'exercice agreable,
Dans les beaux promenoirs de la belle Cypris
Enuironnez de fleurs & tous couuers de sable.
Logez nous s'il vous plaist, nous vous dirons les loix
Qu'on pratique en ce ieu, l'allee & la maniere

Comme le mail doit estre, & de quel roide bois
La boule peut durer plus longuement entiere.
L'allee doit auoir vne iuste longueur,
Des bords a deux costez pour garder que la boule
Ne se glisse dehors poussee de roideur,
Mais prenne le milieu cependant qu'elle roule.
Qu'elle soit ferme & seiche, & dressee vniment:
Car si elle estoit molle, elle seroit fascheuse,
On n'y pourroit mener la boule plaisamment
Telle incommodité la rendroit ennuyeuse.
Que les bords soyent tondus car si ils s'allongeoyent
Lors que la boule court, ils luy nuiroyent à tendre
Au chemin du milieu & si la retiendroyent,
Si bien qu'on ne pourroit aisement la reprendre.
Il faut pour bien ioüer auoir vn mail bien fait,
Bien ferme par deuant, bien iuste en l'emmanchure,
Autrement il seroit à defaire suiet
Et donner bien souuent des coups à l'aduanture.
Il le faut assez gros & non pas trop aussi,
Ayant le manche fort & roide de nature,
Ie trop long n'est pas bon, ny le trop racourci,
Mais touſiours le moyen fait frapper de mesure.
Pour la boule il faut prendre vn bois ny sec ny vert,
De la racine viue il faut qu'on le choisisse,
Et le faire durcir en quelque lieu couuert,
Pour estre fort & ferme, & en tirer seruice.
Quand on sera fourni de tout esgalement
D'vn mail bien amanché, d'vne boule bien forte,
Il faudra se dresser pour frapper iustement,
Et debuter du haut d'vne petite motte.
Si on ne frappe droit on ne fait gueres bien,
Et si l'on sort dehors on a beaucoup de peine
A se remettre en ieu, & si on ne fait rien.

Apres qu'on eſt ſorty ſi ſur l'herbe on ſe traine.
Il ſe faut en touchant tenir ferme en ſon lieu,
Et pouſſer roide & droit d'vne force animee,
En s'exerçant touſiours de prendre le milieu
Pour faire ſans tourment en moins de coups l'allee.
Quand on a fait deuoir de tirer de grands co
Il faut prendre la boule en la leue creuſee,
Et viſant à l'archet la mettre droit deſſous,
Car l'on n'acheue point qu'elle n'y ſoit paſſee.
C'eſt le plus grand plaiſir que ioüant deux à deux
Ioindre le Gentil-homme auec la Damoiſſelle,
Mais faut que l'homme ſoit ſi adroit & heureux,
Que donnant aduantage il ſoit auſſi fort qu'elle.
Et faut pour cet effet qu'elle pouſſe ſouuent
Conduiſant à l'egal touſiours ſon aduantage,
Toutesfois il eſt bon qu'elle nait le deuant
S'elle veut du plaiſir à l'heure du paſſage.
Qui veut à ce beau ieu ioüer à ſon deſir,
Ne hante lieux publics: mais les maiſons honneſtes,
Aux lieux par trop communs n'y a pas grand plaiſir,
Car on eſt empeſché des paſſans ou des beſtes.
Nous vous auons tout dit, s'il vous plaiſt eſſayer
Ce que nous en ſçauons, preſtez-nous vos allees,
Nous fournirons du reſte, & nous verrez frapper
Aſſez diſpoſtement dix ou douze paſſees.
Et cependant ſçachez, qu'ainſi que de vos mains
Le mail chaſſe à ſon but cette boule arrondie,
Auſſi vos volontez forcent à leurs deſtins
Les plus heureux deſirs qu'ayons en cette vie.
Et vous y exerçant voyez comme en rondeur
La boule ſe tournant, eſt la certaine image
De cette affection dont l'eternelle ardeur
Fait que nous vous ayons touſiours dans le courage.

L'ALCHEMISTE.

ON dit qu'en ce pais les Dames ont enuie
D'entendre les secrets de la Philosophie,
Et pourtant moy ie veux leur estre seruiteur,
Pource que les sçachans des hommes n'ay que faire.
Aux Dames seulement ie veux dire l'affaire,
Leur monstrant par effet de l'œuure la douceur.

En infinis endroits la matiere peut estre,
Qu'il faut diligemment en facultez cognoistre:
Car animale elle est, vegettant doucement,
Aussi pour subsister sa force est metallique,
Parquoy triple par soy sa vertu harmonique
Fait vne liaison d'vn iuste assemblement.

Cette matiere encor est & masle & femelle,
Et si n'est rien des deux, mais comme naturelle
Aux deux sexes elle est auecques son vaisseau,
Son alembic aussi en est vne partie,
Sa cucurbite en l'autre, & le cyment qui lie
Pour rien n'euaporer par le col le vaisseau.

Pour la bien preparer par vne flame douce
Naturelle de soy, il faut qu'elle se pousse
Pour son autre chercher, comme le fer l'aymant,
Les pareils naturels il faut conioindre ensemble
Par vn lien d'amour qui les choses assemble,
De nature excitant le formel mouuement.

Il n'en faut rien oster de peur de la destruire,
Mais faut pour s'en aider par vn bon sens l'eslire,
Et la nourrir en soy sans en rien l'alterer,
Si ce n'est pour donner vertu à sa substance,
Qui dans soy tient de soy, par esgale balance
Ce qui luy faut par elle, en soy mesme adiouster.

Qu'elle ſoit animale, il eſt treſneceſſaire,
Meſme de l'animal pour à l'animal plaire
Qu'elle ſoit vegetable, il faut pour la nourrir,
Et metallique auſſi, afin que ſa duree
Ne puiſſe en agiſſant eſtre toſt terminee,
Si elle n'a ces trois on ne s'en peut ſeruir.
Ce qu'elle a dedans ſoy qui touſiours ſe vegette
Eſt la force qui rend noſtre eſſence parfaite,
Eſt l'eſprit de ce corps qui la matiere tient,
Ceſte matiere en nous eſt liee & cachee,
Mais par vne ſenſible elle en eſt arrachee,
Et en ſe vegettant hors du corps l'eſprit vient.
Elle n'eſt pourneant d'animale nature,
Car ainſi que viuante en ſoy-meſme elle endure
Et monſtre ſes effects par agitation,
Ainſi que le metail elle eſt ferme & conionte,
Et quand de ſon ſemblable elle ſe ſent attainte,
Elle affermit ſon tout par ſon eſmotion.
A part elle ſe tient exiſtant à par elle,
Mais ſeule & ſeparee elle n'eſt naturelle
Comme quand elle eſt vne en ſa conionction,
Car adonc le ſecret de nature ſe monſtre,
Et par leur naturel qui force leur rencontre,
Se fait reuerberant la diſſolution.
On ioinct premierement les qualitez enſemble,
Et l'eſprit atractif eſgalement aſſemble,
Pour ne faire qu'vn ſeul, ce qui ſe ſeparoit,
Lors vn feu naturel qui la matiere excite
Par vn doux mouuement, les qualitez incite,
Pour allier en vn ce qui ſe deſiroit.
Lors pour les calciner les corps on rarifie,
Et mettant au plus chaud la plus douce partie,
On les fait ſublimer au naturel vaiſſeau,

Puis naturalisant tandis qu'on reuerbere,
Par inclination l'esprit vient a s'extraire
Duquel au long du filtre il faut distiler l'eau.
Ce faisant il conuient reserrer les parties,
Qui en se sublimant se rendroyent affoiblies
Si on ne les pressoit en la coniunction,
Qui ne les vnissant doucement les enflamme
Tant que dessous l'effet de sa derniere flame,
Soit cognu le plaisir de la proiection.
Pour ces œuures diuers ne faut tant d'artifice,
Que pense le commun, mais fortune propice
A ceux qui ont desir d'vn tel bien en leurs iours.
Ne faut plusieurs vaisseaux, fourneaux distilatoires,
Retortes, alembics, enfers, sublimatoires,
Charbon, ny marq, ny bois, mais le doux feu d'amours.
C'est assez voila tout, hors mis l'experience,
Mais si par ses raisons on ne sçait la science,
Et que quelqu'vn vueille en sçauoir iusqu'au bout,
Luy plaise que traitions ensemble la matiere,
Auec vn seul vaisseau, nous ferons l'œuure entiere
Et par vn instrument nous parferons le tout.

Sonnet à vne Dame sur son portrait.

Ny le subtil pinceau du Peintre ingenieux
Qui tiroit vos beautez, ny l'ordonnance belle
Dont il sçauoit coucher la couleur naturelle,
Qui represente en vain les beaux traits de vos yeux,
Ny le tableau terrestre, ou ce qui est de mieux

N'est que l'ombre menteur d'vne essence eternelle
Ne nous peuuent monstrer ceste grace immortelle,
Ny la sainte beauté qu'ont mise en vous les cieux
Il faut pour bien portraire vne chose diuine
Vn tableau qui du ciel ait pris son origine,
De semblables couleurs, & vn pareil tableau.
Amour est le pinceau, les couleurs sont ses flames,
Le bien-heureux tableau vne infinité d'ames
Où est portrait au vif ce qu'auez de plus beau.

Quatrains aux Dames.

I.

Amour n'est-point l'effet qui trauaille le cœur
Il est venu du Ciel, du Ciel est son essence
Sur les celestes cœurs il monstre sa puissance,
Et en l'ame terrestre il loge sa rigueur.

II.

L'honneur & la vertu sont parens de l'amour,
L'amour est le bon-heur qui entretient le monde,
Et quand mesme on perdroit les beautez de ce iour
On trouueroit en luy vne vie seconde.

III.

Belles ne pensez pas que vos yeux soyent la cause
Ny vos autres beautez que l'on voit par dehors,
De nous brusler d'amour : vne plus sainte chose
Nous force à vous aymer que la beauté du corps.

IIII.

Quand toutes les beautez se voyent en vne mesme,
Elle n'auroit d'amour, sans amour la faueur,
Il veut pour estre aymé, que de bon cœur on ayme.
Si donc tu veux m'aymer ie te suis seruiteur.

V.

Cette fureur n'eſt rien, dont ſe trouue abbatu
Le fol paſſionné qui ſuit ſa fantaſie,
L'amour n'eſt point fureur, c'eſt vne douce enuie
Qui par les vertueux nous pouſſe à la vertu.

VI.

L'amour eſt le deſir qui noſtre cœur tranſporte
Apres ce qui eſt beau & ſa puiſſance forte,
Nous contraint d'admirer ce qui par ſa beauté
Nous ſemble ſe ſentir de la diuinité.

VII.

L'honneur n'eſt point honneur ſi l'amour ne le fait
Tout manque ſans amour: car l'amour ſeul peut faire
Ce qui peut icy bas, toutes choſes parfaire,
Il parfait donc l'honneur qui parfait l'imparfait.

VIII.

La vertu ſuit l'honneur, l'honneur la vertu ſuit
Comme l'ame le corps qui ſeroit mort ſans elle,
Enſemble ils ſont liez de force mutuelle,
L'vn fait exiſter l'autre & l'vn par l'autre vit.

IX.

C'eſt abus de penſer que les diuinitez
Errent par les foreſts ſous diuerſes eſſences,
Il n'y a point d'amour, deitez ou puiſſances
Errans en ces bas lieux que vos ſantes beautez.

X.

La beauté qu'ont en ſoy les dames d'icy-bas,
Sont les diuers appas
Qui par leur artifice
Nous monſtrent la vertu, ou nous pouſſent au vice.

Fin des Souſpirs amoureux.

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

8°
8°